



visée sur son avenir

réforme de La fémis ?

président et de directeur doivent être
le rapport Miller fait largement débat

roupe de
r de La
profession-
n, Radu
Jacques
er... – et
sident de
3333), a
erne fin
es causes
t notam-
ne grève
ait large-
et pour-
directes
ent et du
ivent être
côté des
on assiste
exprimé
une inves-
des juge-
onnement
elever les
er sur “le
ni bouge”.

adopté en
“position
a justesse
ller” avec
ncert, “la
e adminis-
agogiques
clure que
icalement
naliser au
ossède”.
e a atteint
nseil d’ad-
e, au cours
bras de fer
les repré-

chant à empêcher le vote d’une
motion approuvant les conclusions
du rapport.

Un malaise persistant

Au final, celle-ci a été adoptée par
neuf voix contre une, les représen-
tants de l’État, des permanents et des
directeurs de départements s’abste-
nant ou ne prenant pas part au vote.
Ce texte demande des changements
radicaux au niveau de la pédagogie
de l’école et de sa structure de déci-
sion, avec “la nomination d’un direc-
teur général issu de la profession”, “la
mise en œuvre du principe de trans-
versalité (...), en particulier en
deuxième cycle” et “un assouplisse-
ment de l’organisation de la vie sco-
laire”. Des exigences qui sont vues
par certains comme une volonté de
reprise en main des professionnels
sur La fémis tandis que d’autres y
voient une résistance des hauts fonc-
tionnaires de la Culture à lâcher la
main, soutenus par des directeurs de
départements “accrochés à leur fau-
teuil”. Ambiance...

Pourtant, beaucoup de personnes,
même au niveau de la direction, par-
tagent le diagnostic du rapport Miller
qui détricote avec talent les travers
d’une institution emblématique du
cinéma français et met des mots sur
un malaise persistant chez les élèves
et les permanents. Mais le renouvel-
lement prochain du président et du
directeur exacerbe les passions. Cer-
tains y voient une chance unique pour
un changement radical, les autres
plaidants pour une évolution progres-
sive de la pédagogie. Au final, c’est la
tutelle qui devra trancher. ■

Interview sur le grill...

Maria Sjöberg, directrice de Ciné Nordica



“Créer un vrai rendez-vous qui ne
se limite pas à la seule Scandinavie.”

Comment est né Ciné Nordica dont la deuxième édition a démarré mercredi à Paris ?

Au départ, j’ai créé une association,
Saga Nordica, pour développer
les échanges culturels entre les pays
nordiques et la France. C’était un an
après la Semaine de cinéma suédois
dont j’avais été la coordinatrice à Paris
en 2001. Cette initiative avait obtenu
un joli succès, et je me suis dit que
je pourrais la renouveler en l’ouvrant
aux cinématographies des autres pays
nordiques. Il ne s’agit pas de se limiter
à la seule Scandinavie, mais d’inclure
– j’espère l’année prochaine – la
Finlande et l’Islande où j’ai d’excellents
contacts. L’ambition est désormais
de créer un vrai rendez-vous chaque
année. Nous avons dû nous battre
pour organiser cette deuxième édition,
mais nous y sommes arrivés.

Au-delà des nouveautés, vous proposez un focus sur Bent Hamer et une thématique autour du “pêché suédois”. Pourquoi ?

Nous souhaitons également proposer
aux spectateurs français des œuvres
d’auteurs dont ils connaissent déjà
les noms. Bent Hamer est l’un d’eux,
surtout quand il s’agit de ses premiers
films comme *Eggs* et *Kitchen Stories*.
Quant à la thématique du pêché,
elle s’est construite autour de l’image
de la femme suédoise, à la fois libre
de son corps et de sa vie, que
des auteurs comme Ingmar Bergman
ou Bo Widerberg ont largement
contribué à faire connaître.

Vous clôturez cette deuxième édition avec *Gertrud* de Dreyer, présenté par Claire Denis. Comment est née cette association ?

Nous sommes hébergés par Why Not
Production au Cinéma du Panthéon.
Du coup, nous leur avions demandé
l’an dernier si Arnaud Desplechin,
qui travaille avec Pascal Caucheteux,
pouvait choisir un film et venir en parler.
Cette fois-ci, c’est Claire Denis
qui a accepté de participer.

Propos recueillis par A. B.

Quatre salles de plus au multiplexe de Perpignan Le Méga Castillet en mode prestige



Depuis le 11 décembre, le Méga Cas-
tillet de Perpignan compte quatre
salles supplémentaires. Celles-ci
s’ajoutent aux dix ouvertes depuis
2003, et portent le nombre de fau-
teuils de 2000 à 2600. La grande nou-
veauté est toutefois la création d’une
salle dite “prestige” de 83 places. Le
concept est simple, et pourtant c’est
une première en France : les fauteuils
sont inclinables, la projection, numé-
rique et les services se veulent excep-
tionnels, de la caisse prioritaire à la
place de parking réservée. Cette offre
a bien sûr un coût, le prix du billet
étant majoré de 2 € par rapport aux
autres salles du site, avant de passer à
15 € minimum dès le début de l’année
prochaine. “Le prix sera déterminé
en fonction des prestations choisies”,
précise Jacques Font, propriétaire de

L’agrandissement a aussi permis
d’augmenter le nombre de projec-
teurs numériques (sept sur l’ensem-
ble du multiplexe dont trois pour les nou-
velles salles). L’an dernier, le Méga
Castillet a attiré 730 000 spectateurs.
“L’objectif est de monter à 820 000
avec les quatre salles supplémen-
taires, mais ce serait mentir que de dire
que nous ne visons pas les 900 000 en
vitesse de croisière.” Quant à son
complexe du centre-ville, le Castillet
d’origine construit par son père, il
retrouve progressivement son public
après deux ans de fermeture pour
travaux. “Je suis persuadé que nous
pouvons y dépasser les 200 000 entrées
annuelles”, affirme Jacques Font qui
insiste sur la qualité d’un cinéma dont
les sept salles sont désormais aux nor-
mes actuelles de qualité. ■